

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 102 (1957)
Heft: 3

Artikel: Remarques générales sur certaines conceptions actuelles
Autor: Montfort, M.-H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342802>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Remarques générales sur certaines conceptions actuelles

« Toute la mer monte pour une
pierre qu'on y jette. »

PASCAL

Nous avons toujours, et nous ne sommes pas les seuls parmi les petits pays, manifesté de l'engouement pour tout ce qui se fait dans les armées des grandes puissances. Est-ce pour nous un complexe d'infériorité de petite nation qui n'a pas fait la guerre depuis plus d'un siècle et demi ? On peut se le demander.

Et cet engouement qu'on porte surtout au vainqueur de la dernière guerre¹, et qui conduit certains pays jusqu'au plagiat, se manifeste, chez nous, aussi bien dans les petites choses que dans les grandes. Il suffit de jeter un regard sur les gravures militaires du siècle passé pour constater qu'avant 1871 nos cavaliers se chargeaient, sur le Plateau suisse, de filets remplis de foin, comme le faisaient les chasseurs d'Afrique de l'armée française ; qu'après 1871 les pattes d'épaules de nos officiers, comme les cols d'uniformes et les shakos, que nous appelions képis, étaient directement inspirés des modèles allemands. Nos règlements militaires ont subi la même évolution, qu'il s'agisse d'instruction formelle ou de tactique : le pas cadencé n'a pas survécu au déclin allemand de la dernière guerre et la « guerre éclair », qui nous a laissés pantois de nombreuses années, nous arrive maintenant d'Amérique, métissée de stratégie et de tactique atomiques.

Récemment, les événements de Hongrie, la guerre des rues de Budapest — cas très particuliers à plusieurs points de vue — ont produit une véritable psychose du combat rapproché contre les chars² et fait oublier que les « bouteilles Molotov »,

¹ Le terme pris dans son sens général.

² Il serait plus exact probablement de parler de psychose des chars.

comme aussi les « tapis incendiaires », étaient préparés déjà à toutes les barricades de nos secteurs-frontière pendant le dernier service actif et que nombre de brigades étaient fort bien instruites au sujet de leur emploi — quand on n'avait rien de mieux comme arme de combat rapproché ! On a semblé ignorer surtout que tous les servants nécessaires aux armes antichars que nous possérons sont très bien formés dans les ER et que leur instruction est rafraîchie dans tous les CR. La doctrine de notre armée, au point de vue instruction, a toujours considéré que vouloir « intéresser » les autres soldats en leur faisant manipuler des armes qu'ils ne possédraient pas sur le champ de bataille était du temps perdu, faute particulièrement grave dans une armée de milice.

Naturellement, l'arme atomique, stratégique et tactique, provoque chez nous des réactions impulsives qui se manifestent par à-coups dans tous les milieux.

Ces manifestations débutent souvent dans le secteur civil et les militaires, qui ne veulent pas se voir accuser d'« être en retard d'une guerre » dans leur préparation, se laissent en général entraîner par la suite.

* * *

A propos de l'arme atomique et à notre humble avis, il faut cependant remarquer que l'évolution technique de cette « arme » manifeste un certain désarroi quant à son emploi militaire, stratégique et tactique, comme aussi en ce qui regarde le but poursuivi. En effet cette évolution s'est opérée et s'opère dans deux sens. Aux bombes « nominales » de 20 KT, type de celles d'Hiroshima et de Nagasaki, ont succédé et succèdent les bombes allant jusqu'à 500 KT de puissance ou la bombe H de 10 000 KT. Or, celles employées au Japon en 1944 étaient déjà d'une puissance disproportionnée au but recherché. C'est pourquoi, en présence d'engins aussi « dangereux » et d'un emploi militaire de plus en plus délicat — surtout quand on sait que l'adversaire dispose des mêmes armes et que l'attaque va provoquer des représailles — on

cherche à diminuer la puissance de ces armes et l'on arrive — évolution en sens contraire — à en « limiter » actuellement le calibre à 100 mm.

C'est qu'en effet les grosses bombes — comme l'écrit le lieutenant-colonel Miksche¹ — « ne sont pas une panacée à toutes les sortes d'agression et il est douteux qu'elles le soient jamais. Aujourd'hui leur existence ne se justifie que par le fait qu'elles empêchent l'ennemi de recourir à ce genre de guerre suicide » ; un peu comme les gaz.

Quant aux « petites bombes », la diminution progressive de leur puissance finira par donner des armes moins dangereuses (!), faciles à employer tactiquement et qui ne se différencieront guère des armes dites conventionnelles. Mais alors elles ne changeront pas grand-chose à la tactique, si changement il y a.

La guerre, lutte entre des hommes, ne se résoudra pas uniquement par l'arme atomique. Et cela touche à la démagogie de dire qu'un pays pourra diminuer les prestations militaires de son peuple en réduisant ses forces armées à leur plus simple expression et en développant les armes, notamment celles à très grandes portées, qui utiliseraient les projectiles atomiques. Comme le dit Ardant du Picq : « Combattre de loin est naturel à l'homme ; du premier jour toute son industrie n'a tendu qu'à obtenir ce résultat, et il continue. » « L'homme, dans le combat moderne qui tient à si longue distance les combattants, en arrive à avoir horreur de l'homme ; il ne l'aborde plus qu'à son corps défendant, que forcé par quelque nécessité de rencontre fortuite, et encore ? » Ardant du Picq écrivait cela en 1869 ; de nos jours l'homme cherche non seulement à se battre de loin, de très loin, mais il voudrait encore pouvoir se faire remplacer par une machine ou par un robot.

Pas plus que la mobilité, la motorisation et la mécanisation, l'arme atomique n'est une panacée. Qu'adviendra-t-il quand

¹ *Revue de défense nationale*, février 1957.

les arrières d'une armée seront détruits par représailles de l'adversaire ?

Il semble que toutes les études de campagnes atomiques soient faites un peu « dans le vide », comme en vase clos, sans tenir compte de la situation générale réelle ou du moins de toutes les situations : civile, économique, politique et militaire.

Et voilà deux guerres, la campagne de Corée et l'affaire de Suez, où l'arme atomique, pas plus que les gaz en 1939-1945, n'a pas été employée. Cas particuliers dira-t-on ? Peut-être !

Et encore; les chefs de la future armée allemande — qui ne tardera probablement pas à prendre la prépondérance en Europe — vont-ils aller chercher la lumière au Pentagone ? Nous en serions fort surpris et nous croyons plutôt que leurs expériences de la dernière guerre, alliées à leurs traditions, les amèneront sur bien des points à des solutions très différentes de celles d'outre-Atlantique.

En disant cela nous songeons, par exemple, au principe de l'initiative des chefs moyens et subalternes sur le champ de bataille et sur la place d'exercice — au combat comme à l'instruction — au sens de l'initiative comme à celui des responsabilités.

Les idées, les structures finiront probablement par s'opposer.

La solution vers laquelle s'oriente l'Angleterre — armes atomiques à très longues portées et faible armée — est-elle vraiment une solution continentale en présence d'un adversaire qui dispose d'armes atomiques *et* d'une forte armée classique ?

Le but est connu ou facile à deviner : suppression du service militaire obligatoire, puis de toute idée d'intervention sur le continent, autrement dit retour au Splendide isolement.

Il semble bien, d'autre part, qu'au Pentagone tout continue comme si l'Est ne disposait pas d'armes atomiques : doctrine, thèmes d'exercices, organisations projetées en sont les indices sinon les preuves.

On commence à reparler — après Guillaume II et le capitaine Danrit — du Péril jaune. Croit-on qu'on pourrait faire face à ce danger uniquement à coups de bombes atomiques ?

Enfin, ne l'oublions pas, l'emploi de l'arme atomique peut être souvent la solution de Gribouille qui se jette à l'eau de crainte d'être mouillé par la pluie.

* * *

Ne nous laissons pas non plus hypnotiser par la formule « le char est le meilleur engin antichar ». C'est un slogan. Oui le char est le plus coûteux moyen antichar. Mais il possède un moteur puissant et c'est une hérésie que de l'employer *à l'arrêt* comme un chasseur de char ! Le char est un engin offensif, c'est « le feu qui marche », c'est un « char d'assaut » comme on l'appelait fort justement à son origine, il y a plus de quarante ans. On n'emploie pas, on n'immobilise pas, pour en faire un antichar, un engin qui coûte un million quand d'autres engins bien meilleur marché peuvent rendre le même service. A-t-on jamais entendu dire, en guerre maritime : le cuirassé est le meilleur engin anticuirassé ? Mais non, pour combattre les cuirassés il y a des torpilleurs, des sous-marins, des vedettes lance-torpilles, des mines, des hommes-grenouilles !

Quant à la nécessité de tirer chez nous en antichars à une distance de 2 km., c'est de la théorie. Où sont les champs de tir (en tir direct) de 2 km. dans notre terrain ? Et si, ici ou là, ils existaient exceptionnellement, on prendrait les mesures qui s'imposent à ces rares endroits : « Quand l'épée est courte, on fait un pas de plus. » (Hoche.) Employons nos chars comme des chars : à l'appui de nos contre-attaques, au renforcement de notre infanterie (trp. L.) et possédons des engins qui seront toujours présents à l'endroit voulu et au moment voulu.

* * *

Gardons précieusement nos effectifs, gardons surtout notre infanterie qui doit soutenir, rénover, dans l'Europe entière, la réputation de la vieille infanterie suisse. Maintenons-la au moins « utilisable » en montagne¹ et armons-la puissamment². Nous trouverons toujours, avec l'aide de notre terrain, une solution « opérationnelle » et tactique.

Et si nous avions besoin d'exemples, de leçons, c'est auprès des petits pays montagneux qui ont fait la guerre — de leurs armées rustiques — qu'il faudrait aller les chercher et pas tant auprès des Académies de guerre des grandes puissances.

Enfin n'oublions pas — bien que militairement parlant ce ne soit pas un argument, même si c'en est un de poids au point de vue budgétaire — qu'une division ultra-moderne, exigeant des arrières lourds et encombrants, coûte près d'un milliard³. C'est bien pourquoi, en cas de conflit, le camp de l'Ouest ne pourrait pas disposer de plus d'une vingtaine de ces divisions vraiment trop coûteuses, en tout cas pour les pays européens.

A tous les points de vue, il faut donc raison garder.

Colonel-divisionnaire MONTFORT

¹ « Dommage que les possibilités de répartition et de compensation qui existaient sur l'ensemble des théâtres d'opérations n'aient pas fait adopter une conduite du combat adaptée à chaque théâtre particulier. Par exemple : puissante concentration de forces motorisées en Russie, où le terrain était idéal pour les mouvements stratégiques de grande amplitude — concentration de divisions bien armées, d'*infanterie*, d'*infanterie de montagne* et de parachutistes (à pied) en Italie, où le terrain offrait, dans toute sa profondeur, de bonnes coupures pour la défense. » Maréchal KESSELRING : *Soldat jusqu'au dernier jour*. Ch. Lavauzelle & C^{ie}, Paris.

² Cela va être chose faite avec le fusil d'assaut, le fusil automatique.

³ Sans parler de la couverture aérienne qui lui est indispensable.